



# 12

Le mouvement des « Black Dragons » face aux promesses d'un mythe. Les intervalles du moment dans les prises d'un combat.

**Mike GADRAS:** [mike.gadras@gmail.com](mailto:mike.gadras@gmail.com)

Doctorant en Sciences de l'Éducation, EXPERICE, Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité



# BSTRACT RESUMO ABSTRACT RESUMO ABSTRACT

Résumé	Les jeunes agissent, s'impliquent et font vivre la ville. Ils participent à la réalité de cette dernière au travers des formes multiples de leurs activités. Dans ce rapport au monde émerge, pour certains d'entre eux, la conscience d'évoluer dans une société inégalitaire. Propulsés, par la force de ces contradictions, au seuil de la révolte, quelques-uns décident d'agir pour la transformer. Expectatifs, interrogatifs ou péremptaires, des jeunes désirent « se dire » et « coécrire le monde ». N'est-ce pas ici la genèse de sujets politique ? Dans la perspective de ce questionnement, je me propose d'investir l'histoire et les modes de figuration des « Black Dragons ».
Mots-clés	Jeunesse, société, racisme, expérience, Black Dragons.
Abstract	Youth is involved, acts and brings life to the city. It participates to its reality throughout multiple types of activity. Within this relation to the world, some young people become conscious of living in an unequal society. Propelled by these strong contradictions - to the limit of riot - some decide to act in order to transform it. In the waiting, bold and bearing questions, young people wish to "tell their story" and to "co-wright the world". Is this not the genesis of political subjects? Throughout these interrogations, I aim to discuss the history and self representations of the "Black Dragons".
Keywords	Youth, Racism, Society, Experience, Black Dragons.



Cette contribution éclot suite à ma participation à une rencontre débats s'étant à l'université catholique de Salvador de Bahia (Brésil) en avril dernier et ayant pour thème la démocratie. À l'occurrence de ces échanges et dans leur prolongement, j'ai été amené à parler du travail de recherche que je menais actuellement autour du mouvement des « Black Dragons ». Ce papier qui en découle témoigne, avant tout, d'un intérêt commun et partagé avec la faculté des sciences sociales de Bahia sur « la vie dans la ville » se déclinant autour de thème tels que « jeunesses et violences » ou « contrôle social ». Il est aussi pour moi l'opportunité de faire un premier état des lieux quant à la réflexion spécifique que je mène, depuis quelques mois, sur l'existence des « Black Dragons » et ses formes.

Je me suis interrogé à l'expérience des Black Dragons et à leur mode d'inscription sociale à partir de la « théorie des moments », cherchant à comprendre comment les causes et les aspirations ayant guidé leurs conduites ont aussi contribué à structurer et orienter leurs modalités d'action, et plus largement, leur inscription sociale. À ce processus d'investigation président deux interrogations :

Comment s'élabore et se structure le *moment* ayant produit le régime de figuration sociale des Black Dragons ? À quelles expériences et interprétations du monde renvoie l'élaboration de leur propre figuration ? Ou encore, quelles interprétations du monde social sont venues guider l'émergence de cette forme d'existence collective ?

Et en quoi leurs modalités d'action viennent (ré)interroger la démocratie et la citoyenneté ? Autrement dit, dans quels rapports entre le social et le politique se déploie l'action des Black Dragons ?

Il s'agit ici de considérer et de comprendre le *moment* et ses horizons. De tenter d'appréhender, dans la poursuite d'un effort heuristique, le lieu depuis lequel l'action des Black Dragons peut exister, et depuis une perspective holistique, rendue intelligible en restant arrimé aux rapports dynamiques d'ordre politique, social et affectif ayant contribué à définir la structure du moment et ses (im)probabilités possibles. Cette approche anthropologique vise à considérer les différents aspects de la vie sociale et la constitution du sujet comme un tout formant un ensemble solidaire (Vilfredo Pareto, 1968).

Comme indiqué précédemment, la perspective théorique de cette contribution s'articule autour de la théorie des *moments* conceptualisée par H. Lefebvre (1959 ; 1973) et développée au travers des travaux de recherche de R. Hess autour de sa pratique du journal (Hess, 2009). Mon choix se



porte sur ce concept car il m'offre, semble-t-il, la latitude nécessaire pour décrire et faire signifier l'irruption et les formes d'existence des Black Dragon – en tant que conditions et manière de faire signifier le monde – dans leurs différentes figurations. L'espace d'investigation qu'ouvre la « théorie des moments » m'offre la possibilité d'examiner dans le même temps : les conditions, les processus d'élaboration (transformation) et les possibles dans un mouvement transductif – ce que l'on pense « à propos de » et ce que l'on réalise en conséquence. Le moment est ainsi le lieu où l'individu existe et se crée socialement. C'est une manière de penser le quotidien et ses événements depuis lesquels s'envisagent d'autres possibles (Lefebvre, 1973 ; Hess, 2009). C'est en d'autres termes, un espace où l'individu pense le monde et cherche à le faire signifier dans une confluence de relations singulières entre différents événements. Le moment, du point de vue de l'activité intellectuelle, est dynamique, et sa structure se répète tout en se transformant. Il permet d'examiner un sujet de préoccupation, d'établir des connaissances et de penser des moyens d'action. Il est le lieu d'élaboration critique de sa propre existence sociale, l'individu en relation avec le monde explore ces (im)probables et y advient un sujet. Du reste, le moment crée des transformations et des savoirs.

D'un point de vue méthodologique, cette contribution s'appuie sur 4 entretiens d'environ 1h30 menées avec Jo Dalton, leader des Black Dragons dès 1982, et différents entretiens conversationnels avec Shuck2, l'un des membres des Black Dragons. Il m'apparaît important de préciser que j'ai demandé à Jo Dalton de lire l'ensemble de ce texte avant sa publication. Ma démarche vise, d'une part, à m'assurer de rester au plus de la réalité vécue par les acteurs eux-mêmes, et d'autre part, à demeurer avec ces derniers dans un lien réciproque de confiance. J'ajoute que, par l'intermédiaire de l'outil internet, j'ai visionné un nombre important de témoignages d'ex-membres des Black Dragons (je ne peux exhaustivement les citer ici). J'ai également pris en compte deux vidéos de référence disponibles en DVD, l'une d'elle est intitulée : « la véritable histoire des Black Dragon » réalisée par l'un des leurs dénommé « Shadow » et la seconde « Gang story » réalisée par Kizo et relatant dans une perspective historique l'évolution des « bandes » en France parmi lesquelles apparaissent les Black Dragons. En outre, j'ai tenté de rassembler un ensemble de coupures de presse, non sans peine, faisant mention des Black Dragons. Il conviendra de préciser que je n'ai pas cherché à faire une synthèse de ces différents matériaux. Appréhendés dans une phase préliminaire d'analyse, ils m'ont essentiellement servi à mettre en perspective mes entretiens avec Jo Dalton et à réfléchir plus



largement sur le caractère singulier du cheminement des Black Dragons au sein du monde social.

### **Historique et contexte d'émergence des Black Dragon.**

Au début des années 1970<sup>74</sup>, sont observés en France un déferlement d'exactions racistes majoritairement dirigées vers les individus réputés être d'origine maghrébine et notamment Algérienne (Le Méridional, 26 août, 1973). Essentiellement organisées sous la forme de « ratonnade<sup>75</sup> » ces violences galvanisées par une certaine « passivité » de l'État conduiront notamment à l'attentat au consulat d'Algérie le 14 décembre 1973 tout comme à la poursuite d'expéditions punitives<sup>76</sup>. La migration subsaharienne connaît un important accroissement au début des années 1980<sup>77</sup> et sera également atteinte par les violences xénophobes et les activités racistes des groupuscules d'extrême droite. Ces atteintes aux personnes, et je ne le minore pas, se limitent à quelques-uns alors que, dans le même temps, c'est l'histoire de toute une Nation qui s'inscrit dans l'épaisseur d'après rapports de domination avec le continent africain<sup>78</sup>. Cristallisées par les outrances des skinheads, les violences xénophobes frappent dorénavant toutes les personnes « visiblement » étrangères. Les constats d'agressions affluent et les victimes n'osent pas, bien souvent, se plaindre à une police jugée inique. C'est dans ce contexte qu'en région parisienne s'est formé le collectif des « As nés », dans une perspective de résistance. Ils chassaient les skinheads pour ne plus subir leur oppression dans l'espace public et défendre leur dignité. Leur leader est « Man », un homme d'origine Togolaise, il souhaitait alors créer une

---

<sup>74</sup> Nous n'occultons pas ici le massacre des algériens les 17 et 18 octobre 1961 à Paris.

<sup>75</sup> Définition du petit Larousse : Expédition punitive ou série de brutalités exercées contre des maghrébins et, par ext., contre d'autres personnes.

<sup>76</sup> Voir la liste non exhaustive, tenue par le média libre infokiosque, (et cependant déjà bien fournie) de crimes racistes commis en France : [http://infokiosques.net/imprimersans2.php?id\\_article=677](http://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=677)

<sup>77</sup> Source : Insee voir le tableau de D. Lessault et C. Beauchemin, Population et Sociétés n°452, Ined, janvier 2009. En France l'immigration africaine débute véritablement au début des années 60 (1962) car les subsahariens migrent peu en dehors de l'Afrique. Cette immigration triplera cependant dans les années 80 pour sensiblement se stabiliser dans les années 2000.

<sup>78</sup> Nous rappellerons ici simplement qu'au delà de l'esclavage massif des noirs et sans précédent dans l'histoire de l'humanité et la colonisation de l'Afrique, nous pouvons trouver en 1931, dans le zoo de Vincennes (Paris), des exhibitions de noirs, voir sur le sujet « les zoos humains » l'article de Blanchard, Bancel et Lemaire dans le Monde diplomatique (août 2000) et (Bancel, Blanchard et Lemaire, 2005) ou encore (Etienne, 2009). L'indépendance politique relativement récente des États africains (issus de l'empire coloniale) ne dévoile pas une ligne nette d'émancipation et la France en retour peine à se dégager des logiques d'un passé colonial semblant aussi récent que présent, voir sur le sujet Manceron, 2003 ; Versavache, 2004 ; Manceron) et l'immigration africaine semble bousculer.



section junior. Il a été tué par les skinheads dans son bureau de plusieurs balles de fusil. Son ami proche « Momo » et a été quant à lui retrouvé assassiné dans le quartier des Halles<sup>79</sup> (Paris). « Man » me dira Jo Dalton « *m'a tout appris de la rue* ». Yves « le vent », originaire d'Haïti et fils de l'un des fondateurs du mouvement Black panther<sup>80</sup>, est proche des « As né ». Il arrive en France en 1983, sa relation avec Jo Dalton engendra les « Black Dragons ». Ce dernier recrute, avec d'autres, des jeunes disposés et prêts à entrer dans le mouvement, nous y reviendrons. Il conviendra de souligner que nombreux sont ceux qui rejoindront les Black dragons suite à l'agression d'une femme enceinte, d'origine africaine, balafée par un skinhead. Jo Dalton prend la tête du mouvement des Blacks Dragons en 1985, il a 17 ans. Il est aujourd'hui maître en takwendo koréen dans un dojo de la région parisienne et participe régulièrement à des débats sur les « bandes » de jeunes, les politiques jeunesse, etc.,

### **Une forme d'existence collective, une implication politique ?**

Ne pas chercher à comprendre l'impulsion et le sens politique du mouvement des BD reviendrait à réduire celui-ci à une réaction épidermique dont les seuls ressorts émotifs ont engendré une réponse violente aux violences racistes. De même que, ne pas considérer la dimension affective, reliant les hommes de ce mouvement, et ayant contribué à sa cohésion et son développement consisterait à occulter la dimension de solidarité que représente cette expérience humaine, de soi, du groupe et de la société. Or, l'appel collectif que suscite l'émotion face à la brutalité ne peut-être, pour autant, ignoré tout comme leur propre rapport aux structures sociales. Car si la ligne d'horizon qui jaillit spontanément des interstices de cette forme collective d'existence prévoit d'y mettre un terme, peut-on, pour autant, parler comme certains l'ont suggéré de l'éveil, en France, d'une « conscience black ». L'individu renvoyé seulement à son enveloppe physique, ne considère-t-il pas pour autant, pour lui même, l'ensemble de ses amputations ? Ainsi, ne s'agit-il pas plutôt d'une conscience politique et sociale émanant de situations de violence et d'exclusion, vécues sous de multiples formes ? « Nous étions dans les bas fonds, sans existence sociale et les nôtres étaient sans défense » me confiera Jo Dalton « nous devons réagir ». Le constat était clair, les skinheads organisent des « ratonnades » orientés contre, disons le trivialement, les « arabes » et les « noirs ». Alors que les pouvoirs publics

---

79 Un quartier au centre de Paris investit à ce moment par les skinheads.

80 C'est l'esprit de lutte qu'ont essentiellement retenu les Black panther.



renâclent à user de leur autorité. « *Nous étions dans une épreuve de force* » qui *de facto* s'engageait dans un double rapport de conflictualité. Le premier « théâtre » de confrontation étant l'espace public, le second se trouvant dans le pli des consciences. En d'autres termes, si pour les Black Dragons les violences racistes sont à l'origine de leurs imposantes manifestations dans l'espace public, leurs pratiques singulières d'auto-défense, loin d'être une finalité, nous y reviendrons, peuvent être appréhendées comme le produit d'une impulsion politique d'une frange de la jeunesse réclamant un changement social radical : davantage d'égalité au sein de la République. Ainsi, si cette perspective constitue à la fois un espace de réflexivité et de (re)définition des possibles (en actes) elle éclaire dans les faits l'épineux problème du « commun » – au sens politique du terme. Un commun, oui mais entre qui ? Aussi, que faire quand certains refusent à se définir comme « l'autre » de « l'autre »<sup>81</sup> et que beaucoup d'autres semblent, bien souvent, ne l'avouer que trop timidement ? Ou encore, quand ces derniers rejettent la perspective de s'envisager comme étant une part de cet « autre » soit *ipso facto* à reconnaître qu'un « autre » porte « en lui » une part de « soi » (Tevanian, 2008). Comment dans ces conditions se structurent les rapports sociaux, les attitudes politiques et s'élabore la démocratie, au sens où la mise en ordre du régime des arts compris comme la (re)définition du commun et du singulier (Rancière, 2000) peut, dans un registre d'altérité radicale, par le jeu de la politique et de ses institutions, légitimer un régime d'exclusion et d'exception<sup>82</sup> (Rancière, 1998) ? En d'autres termes, l'exception se fabrique à partir de ce qui est entendu comme étant commun, celle-ci renvoyant à l'exclusif (au régime d'exception) et ce dans le cadre d'un régime démocratique réputé être inclusif par son essence politique « humaniste ». C'est dans la dissolution et la rupture d'une reconnaissance commune que se fixe la révolte de cette jeunesse.

La situation de blocage qui sous tend la réflexion des Black Dragons se pose alors en ces termes : si le commun ne renvoie pas nécessairement à l'universel, nous sommes, dans le meilleur des cas, exclus du commun ou, pis en encore, confrontés à un universel exclusif. Rejetant les obliquités du

---

<sup>81</sup> En ce sens où l'existence de l'autre est une donnée mineure ne pouvant-être appréciée sur un même plan que la sienne ou, du reste, celui-ci il n'est pas considéré du tout, il n'existe pas.

<sup>82</sup> Michel Foucault : *Bio-histoire et bio-politique*, Le Monde, n° 9869, 17-18 octobre, p. 5 Correspondance Dits et Ecrits : tome III, texte n° 179.



« fraternalisme<sup>83</sup> » dont parle Aimé Césaire et se voyant nier le droit à une égalité en actes, l'enjeu pour les Black Dragons est alors de réagir en changeant de position : en s'autorisant, en quelque sorte, à être « visibles », à mettre en lumière les comportements de violence ordinaire à l'occasion des violences xénophobes qui par leur nature excessive, sont commodes à circonscrire et à renvoyer à la marge. Comment transformer la société et être entendu ? Le racisme et la notion de race participent de l'intelligibilité des complexes rapports d'altérité et de leurs modalités dans l'organisation de la société : dès lors que les représentations des individus et leurs attitudes contribuent à donner une réalité à ce phénomène à partir de la considération de leurs conséquences (laplanche Servigne, 2009). Mais est-ce la voie à suivre ? Car il ne faut cependant pas négliger l'artificialité du racisme tout comme ces variables définitions selon les époques et les circonstances (Balibar, 2005) pouvant en faciliter le déni, bien que la Nation française soit « *une longue histoire de l'arbitraire et de l'exception* » difficile à dissimuler (Vergès, 2005). Du reste, on ne peut nier que les constructions discursives comme les comportements produisent des rapports de force matériels et symboliques érigeant des frontières entre les groupes d'individus d'une même société. En définitive, cette visibilité devait s'entretenir dans un rapport social et politique avec comme principes de lutte, dans le fond, l'égalité, le respect et la dignité. Ces derniers devinrent l'humus du *moment*, son contexte de pensée et d'interprétativité du monde reléguant le racisme à la fonction de prétexte. Un avatar assurément stimulant qui devant faciliter l'entreprise de réforme des conduites individuelles et collectives dans les rapports sociaux et le régime démocratique dans sa capacité à accompagner les transformations vitales. Mais aussi, et cela est moins évident, le sentiment de « fraternité » des individus vivant au sein d'une même société. Un défi politique ne pouvant pas, semble-t-il, faire l'économie du combat. Lors de nos entretiens Jo Dalton m'a présenté les Black Dragons comme des « primordiaux » se tenant à l'avant garde de « *la promesse d'une révolution nouvelle* ». Il établit ainsi un lien entre le combat des Black Dragons et la tradition de lutte et de résistance des Bantous<sup>84</sup>. Ces derniers furent les premiers à s'opposer à l'oppression des colons en Afrique du sud (Ndiaye, 2012) puis en Afrique centrale à l'instar de Thomas Sankara. Les primordiaux s'opposent à l'injustice, à ce qui semble aller contre la dignité de l'homme. De ce point de vue, je ne puis m'empêcher

---

<sup>83</sup> Voir la célèbre lettre d'Aimé Césaire à Maurice Thorez du 24 octobre 1956. Pour le militant Bader Lejmi au sein des Indivisibles et des Indigènes de la République, doctorant en sociologie, « le fraternalisme consiste à nier le caractère systémique du racisme en déployant un voile ».

<sup>84</sup> Les Bantous sont devenus en Afrique du sud par la voix de leur chef Chaka des Zoulous en 1820.





d'établir un lien entre les « primordiaux » et les « primitifs » décrit par Hobsbawn (1959). Pour cet auteur ce sont les précurseurs de la révolte en opposition à un ordre social souhaitant réformer au motif de considérations supérieures (morales) le système établi parfois au moyen de la violence.

### **Codes, croyances, et modalités de figuration sociale.**

Le mode singulier d'inscription sociale des Black Dragons ne peut être réduit à la dimension émotionnelle qu'ont pu susciter les brutalités et les crimes racistes. Dans les mouvements de foule et les émeutes, l'émotion soude les énergies, influence l'action et ses directions. Elle est, en cela, décisive pour la fédération du groupe et sa cohésion (Rudé, 1982 ; Bertho, 2009). En étudiant pour la première fois les mouvements de foule Gustave Lebon (1895) soulignera à cet égard la prédominance de l'émotion (irrationnelle) dans ces conduites. Mais ce n'est pas d'émeutiers ni d'émeutes dont il est question ni vraiment même de bandes et encore moins, semble-t-il de gang – pris au sens strict du terme. Les bandes sont, dans le contexte français, souvent des lieux de refuge transitoires pour des jeunes en errance souvent en quête d'identité et fluant entre petits larcins et bagarres de rue. Organisée autour d'une logique endogène elles sont souvent éphémères, immatures voire le reflet d'une certaine inadaptation sociale (Muchielli & Mohamed, 2007 ; Dubet, 2008 ; Lapeyronnie, 2008). Les gangs fortement présents aux Etats-Unis se confondent avec la délinquance. D'un système de socialisation juvénile ils ont progressivement pris le contrôle du « business » (notamment celui de la drogue) et ont ainsi troqué leurs revendications sur les droits civils, sur fond d'inégalité socioéconomique, au profit de droits consuméristes (Gérard Bertrand, 2004). Aujourd'hui, le gang est, avant tout, une structure depuis laquelle s'organisent le crime et les trafics (voir Venkatesh, 2011). Si le nom des Black dragons apparaît, quelque fois, adossée à l'épithète « gang » c'est uniquement pour la force et le pouvoir symbolique qu'ont pu susciter, auprès d'adolescents, les gangs noirs américains. Et si cela a été maintenu c'est possiblement pour son caractère subversif. Ils ne sont, à mon sens, ni un gang ni une bande, et je leur préfère le substantif de « mouvement ». En deçà des mécanismes institutionnels et associatifs s'est créé et élevé ce mouvement autonome, sans prétention d'enrichissement matériel, mais à l'évidence bien organisé.

À l'instar des gangs US, chez les Black Dragons, un ensemble de codifications et un système hiérarchique sont à respecter. Pour être reconnu comme un « Dragon », des rituels initiatiques et une philosophie de groupe déclinée en règlement sont à honorer. À cet égard mon propos, dans le cadre de cette contribution, ne saurait consister à produire un descriptif



rendant compte de l'ensemble de ces processus. Il me semble toutefois fondé d'énoncer ce qui m'apparaît constituer trois étapes fondamentales. N'y a-t-il pas toutefois un préalable à élucider ? Un questionnement simple dont les allant de soi peuvent, si l'on n'y prend pas garde, nous affranchir de le poser. Mais d'où provient le désormais nom mythique des Black Dragons ? « Black » signifie littéralement « noir » et a comme signification, pour ce mouvement, l'universel tel que : la terre et le ciel de l'espace. Dans le chakra, le noir est le symbole et le lieu de tous les renouveaux possibles donnant forme au monde et ses espaces. Le « dragon » est quant à lui la contraction de plusieurs sources de croyances (asiatiques<sup>85</sup> et Haïtienne) convergant autour d'une conception du monde fondée sur un équilibre entre les méridiens, le Dragon étant l'énergie du cycle de la vie et, dans la même temps, le gardien de ces éléments et de leur harmonie. Les méridiens sont dans les arts martiaux les points de contrôle et de circulation des énergies du corps. Leur étude et la maîtrise de ces derniers ont à la fois donné lieu à des pratiques de combats et de santé. Pour Jo Dalton l'exégèse du dragon « urbain » et contemporain peut être ainsi résumé « *le Dragon signifie la flamme de la justice qui anime l'être humain* ». Revenons à présent aux points, annoncés ci-dessus, qui me semblent essentiels. Pour devenir Black Dragon il fallait alors, et nécessairement, pratiquer les arts martiaux, dans l'exigence d'un entretien physique quasi quotidien proscrivant la consommation d'alcool et de cigarettes. Les entraînements étaient animés par des instructeurs reconnus dans leur discipline et membres du mouvement. Ces temps de culture physique permettaient de renforcer l'esprit de fraternité, de partage et de respect entre pairs. Dans les contours de ce mouvement la couleur de peau est certes un opérateur identitaire mais c'est par « le pacte de sang » que l'on devient Black Dragon. On ne l'est pas de fait par l'affirmation de traits phénotypiques et la pratique d'arts martiaux. C'est en participant aux « chasses » de skinheads dans la rue et par le sang versé dans la « bataille » que l'on devient, par l'assentiment de ses pairs et de la hiérarchie, un Black Dragon. En outre, il faut comprendre et adhérer au groupe en rejoignant ses modes de pensées. Une philosophie s'inscrivant dans la filiation Zulu<sup>86</sup>, chinoise – dans le lien au cosmos et aux éléments –, et le vaudou Haïtien dans sa relation aux esprits. Cette dernière perspective s'ouvrant sur des

---

<sup>85</sup> Dans les croyances asiatiques et notamment chinoises le dragon est invulnérable et de bon augure, il est le pivot entre le ciel et la terre. Le dragon réalise un mouvement permanent et infini entre le Ying et le Yang. Son sang est réputé être noir et jaune.

<sup>86</sup> Je fais ici allusion à la Zulu Nation créé par Afrika Bambaataa en 1973 aux États-unis. Leur slogan est « Peace & Unity ». Voir notamment sur le sujet CHANG, J. (2006). « Can't stop Won't stop, une histoire de génération ». Paris, France : Allia



réunions mystiques dans des cimetières afin que les combattants apprennent à ne plus craindre la mort en demeurant en lien avec les esprits : les confrontations violentes avec les skinheads ont causé des blessures graves et des morts. Énoncer ces dimensions initiatiques n'est pas un détour mais une manière de saisir la pleine signification anthropologique des Black Dragons. Sa mimesis en ce qu'elle relève d'une mise en forme de connaissances antérieures à la confluence de différentes sources d'apprentissage est, en partie, le produit de ces imitations (Gebauer & Wulf, 1995). Au travers de leur existence sociale les Black Dragons cherchent à faire émerger, par leurs propres moyens, un univers de sens. Comme le souligne l'anthropologue Ch. Wulf le corps est fondamental, il est le véhicule qui assimile le processus de mimésis – l'expérience, le sens et les savoirs – et l'exprime par le respect de normes, de symboles et des modes de comportements. Il permet d'élaborer et de reconfigurer des formes de l'agir à partir d'une mise en scène articulée de la vie (et de ses interprétations).

Au travers de la pratique des arts martiaux se développe un savoir pratique du corps, utile dans la confrontation physique comme dans l'établissement de sa fonction symbolique. Le *moment*, lieu depuis lequel se crée l'existence sociale, peut être aussi compris comme les *lucarnes* depuis lesquelles se transforme et s'altère et s'agrémente l'univers hybride et culturel des Black Dragons. Un univers mystique et héroïque non abscons d'un certain romantisme entretenu par les promesses d'un mythe qui aurait, par la force de ses supports (ses rites et croyances) et ses intentionnalités (par ses moyens et la force de son utopie), produit la mise en mouvement des Dragons. Que l'on ne s'y méprenne pas, il n'y a dans cette formule aucune intention de minorer, de disqualifier et encore moins de juger ce mouvement et ses acteurs. Ce propos vise simplement à souligner différemment la dimension singulière, autonome et novatrice de leur mode d'inscription sociale. Et dans le même temps, le trait restrictif ayant, vraisemblablement, été la cause et la limite de la régénération du mouvement suite à l'évacuation des skinheads de l'espace public.

### **En guise d'épilogue.**

Les Black Dragons n'ont existé nulle part en Europe hormis en France. Leur partielle reconnaissance sociale cependant nuancée par les abondantes manifestations de gratitude que l'on peut lire sur les forums sociaux est le fruit de leurs confrontations physiques et directes avec les skinheads. Les quelques médias qui ont porté un intérêt au Black Dragon mentionnent ces « chasses » comme la genèse de ce mouvement mais pour se focaliser ensuite rapidement sur



les conflits inter-bandes qui succédèrent aux violences sans jamais, par ailleurs, préciser leur rôle et les interrogations sociales qu'ils soulèvent. En définitive, le sens social et politique de ce mouvement est souvent nié ou relégué aux coulisses du texte et des débats. Dans leur modalité d'action les Black Dragons avaient entrepris d'occuper l'espace public, les centres névralgique de Paris. Une « milice » civile d'auto-défense, dont certains des membres étaient issus de formation militaire, en veille dans les pôles importants de la capitale tels que la Défense (le fief des BD), la gare de Châtelet, la gare d'Austerlitz ainsi que d'autres zones couvertes par d'autres groupes affiliés. Une femme d'âge mûre avec qui je parle, à l'occasion d'un échange fortuit dans un train, de mon sujet de recherche me confiera « à l'époque lorsque l'on voyait un groupe de mecs portant un dragon noir sur blouson ou leur tee shirt, où que nous soyons nous savions qu'on était en sécurité ». C'est autant pour leur moralité et leur discipline que pour leurs dispositions martiales qu'ont été reconnus les Black Dragons. L'occupation physique et parfois massive de lieu où se déroule la vie sociale est une manière pacifique de prendre possession de l'espace, une position privilégié pour le surveiller et exprimer face au pouvoir ses revendications (Hayat, 2006). Celles-ci sont fondamentales, flirtent avec le droit et croisent les champs de l'économie et de l'éducation. Les Black Dragons étaient majoritairement composés de « noirs » sans doute parce que leur catégorie sociale était celle qui subissait les violences xénophobes. Mais précisons nous, d'une manière générale, s'agissant d'un groupe Punk que ce sont des « blancs » s'arque-boutant dans une révolte sociale qui de surcroît serait teintée d'une conscience « blanche » ? Mes dialogues avec Jo dalton et Shuck2 m'ont amené à saisir que la signification que l'on peut donner à ce mouvement n'est pas l'irruption d'une « conscience black » en France mais l'exact opposé. En ceci que cette présence affirmée venait signifier que les afro-européens comme les africains sont des hommes parmi les Hommes et leur présence au monde se réalise dans l'exigence commune, à tous les hommes : d'égalité, de respect et de dignité. D'où la nécessité d'une démocratie, d'une conflictualité politique orientée par l'impératif de réduire l'exception au profit d'un commun inclusif dans la perspective de ces principes.

La société frémit quand les jeunes se manifestent et ce faisant tentent de la « bousculer ». Ces derniers ont leurs codes et leur manière d'agir, leur façon d'être et d'entrer en conflictualité avec le monde. Pour eux, la dispute nécessaire à la vie de toute démocratie n'a pas toujours comme véhicule des mots et comme cadre les normes et les conventions de la confrontation et du débat public. Il réside cependant, me semble-t-il dans le tumulte de ces multiples formes d'expressions sociales du politique. Une volonté d'annoncer sa



participation à l'organisation du monde social et de signifier son désir d'autodétermination à partir de la remise en question de l'ordre établi, de ses modalités et ses hiérarchies. Le principe démocratique selon lequel tout citoyen peut exprimer sa voix dépasse le cadre et la temporalité des scrutins. D'autant plus, que tout individu n'est pas reconnu comme citoyen dans le pays où il vit. La démocratie est néanmoins fondée sur l'idée de souveraineté du peuple, les manifestations de ce dernier ne peuvent être vraiment ignorées (Hayat, 2006). Mais qui est le peuple ? Je ferai ici l'économie au lecteur d'entrer dans un tel débat qui nous éloignera foncièrement de la centralité de ce propos. Mais tout de même ! Disons simplement que la démocratie nous rend tous dépositaires de cette responsabilité : celle de (re)considérer en permanence à la lumière des faits et des réalités d'existences, ses mécanismes, les conditions de leur mise en œuvre et les effets qui en résultent en termes d'économie éthique, morale et politique. Pour l'exprimer autrement : préserver l'accomplissement des rapports individuels et collectifs en regard des principes humanistes qui animent la République, c'est se poser la question des moyens et des finalités de ces derniers ? Que faire lorsque l'on n'a rien d'autre que ses mains et l'énergie de son amour propre pour bousculer une société dont les pulsations ininterrompues produisent son propre étranglement. En d'autres termes, comment faire entendre les résonnements d'une nécessité de transformation à une société dont les habitudes de raisonnements en ignorent les échos ?

Comment penser la souveraineté du Sujet politique et l'exigence du commun, me suis-je questionné en préparant ma récente visite à Salvador de Bahia ? En observant, bien que partiellement, le parcours des Black Dragons au travers de l'expérience de Jo Dalton notamment, il me semble sentir et comprendre leurs aspirations. Ne cherchaient-ils pas à éprouver au delà de leur lutte l'accomplissement de promesses ? En d'autres termes, ne ce sont-ils pas, dans le fond, confrontés à un système qui a préféré disqualifier leur action, en pointant leurs méthodes, plutôt qu'appréhender un élan, dénonçant un appendice difforme et suppurant, dont la forme autonome se semble pas rompre *in fine* avec l'histoire de la démocratie ? Leur contexte d'émergence, leur entreprise de lutte et les causalités qui en résultent ne contribuent-elles pas à révéler de profondes tensions sociales ? Comment comprendre et interpréter, du reste, que le mouvement des Black Dragons est nié en France alors qu'il est reconnu au Etats-Unis<sup>87</sup> par les

---

<sup>87</sup> Jo Dalton est notamment en relation avec Cynthia McKinney, une femme politique américaine ou encore avec Richard Griffin « professeur Griff », membre du groupe Public Enemy, il lutte pour la reconnaissance des droits des « minorités » et donne des conférences dans les universités.



militants afro-étatsuniens pour avoir résisté à une situation d'oppression raciste. Ce qu'ont fait et dit les Black Dragons peut être, à bien des égards, critiquables.

Mon travail s'est humblement limité, à partir de cette première phase d'investigation, à recueillir puis saisir les significations et les interprétations fondamentales qui ont marqué et orienté leurs modes d'inscriptions au monde social. Les Black Dragons ont créé leur espace de vie, un lieu d'existence sociale à partir duquel ils sont devenus acteurs, sujets indépendants, libres de définir leur propres actions à partir de phénomènes observables tout en considérant leur « *irrésistible nécessité intérieure* » (Lefebvre, 1961). Les Black Dragons sont avant tout l'expression d'une possibilité de réviser le quotidien, d'en redistribuer les regards et les explorations « d'être à soi et pour soi dans son lien singulier au monde ». Par l'élaboration de ce *moment*, des jeunes se sont impliqués dans une critique de la société et lui ont intimé de changer, tout en s'en libérant (en actes). Parfois en faction tels des « sentinelles » dans l'espace public ou en « guerrier » dans une lutte sans apitoiement avec les skinheads. Le moment leur a permis de construire, de structurer ces modalités d'action et de s'adapter. Le moment des Black Dragons se forme dans une considération régressive du passé ayant conduit au présent et dans une considération du futur en ce qui peut en constituer les possibles tout en se dégageant des conjonctures du quotidien (Hess, 2004). Ainsi, le *moment* a ses chemins interprétatifs, ses influences et ses actes – ses implications propres. Depuis cet espace les Black Dragons ont écrit cette histoire et peu celle de la société.

### Références bibliographiques

Balibar, E. (2005). « La construction du racisme ». *Actuel Marx*, 2005/2, n° 38, p. 11-28. DOI : 10.3917/amx.038.0011

Blanchard, P ; Bancel, N ; Lemaire, S. (2005). (dir.) « *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial* ». Paris, France : La Découverte.

Bertho, A. (2009). « *Le temps des émeutes* ». Paris, France : Bayard

Etienne, B. (2009). « Le temps du mépris ou la légitimation de l'oeuvre civilisatrice de la France ». *La pensée de midi*, 2009/4

---

N'aurait-il pas été logique que le pouvoir politique aurait-il trahi les principes républicain, alors qu'il réprimait sévèrement et de façon inique l'action des Black Dragons, d'opposer à celle-ci, estimée illégale et maladroite, l'ouverture, en creux, d'une réflexion collective et solidaire autour de la xénophobie ?



Hors série, p. 136-143. Consulté le 12 décembre 2012.  
<http://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2009-4-page-136.htm>

Dubet, F. (2008). « *La galère, jeunes en survie* ». Paris, France : Essai

Gebauer, G ; Wulf, C. (1995). « *Mimesis, Culture, Art, Society* ». Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press

Gérard Bertrand, F. (2004). « Gang members ». *Essaim*, 2004/1, no12, p. 139-153. DOI : 10.3917/ess.012.0139

Hayat, S. (2006). « La République, la rue et l'urne ». *Pouvoirs*, 2006/1, n° 116, p. 31-44. DOI : 10.3917/pouv.116.0031

Hess, R. (2004). « La méthode d'Henri Lefebvre ». Première publication en décembre 1991. Mise en ligne le mardi 6 juillet 2004. <http://1libertaire.free.fr/AnalyseInstitutionnelle01.html>, Futur Antérieur

Hess, R (2009). « *Henri Lefebvre et la pensée du possible. Théorie des moments et construction de la personne* ». Paris, France : Anthropos

Hobsbawn, E-, j. ([1959] 2012). « *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne* ». Paris, France : Pluriel

Lapeyronnie, D. (2008). « *Gettho urbain* ». Paris, France : Robert Laffont

Laplanche-Servigne, S. (2009). « La lutte contre le racisme des "minorisés" en France et en Allemagne depuis les années 1980 ». *Hommes et migrations*, 1277, 56-66.

Lebon, G. ([1895] 2003). « *La psychologie des foule* »s. Paris, France : PUF

Lefebvre, H. (1961). « *Critique de la vie quotidienne* ». Tome 2, Paris, France Paris : Arche, p. 350

Manceron, G. (2003). « *Marianne et les colonie* »s. Paris, France : La Découverte.

Muchielli, L ; Mohamed, M. (2007). « *Les bandes de jeunes* ». Paris, France : La Découverte

Ndiaye, T. (2012). « Les Bantous : Entre dispersion, unité et résistance ». *Pambazuka*, n° 260, paru le 2012-11-13 Lien : <http://pambazuka.org/fr/category/features/85418>

Rancière, J. (1998). « *Aux bords du politique* ». Paris, France : Folio essais



Rancière, J. (2000). « *Le partage du sensible. Esthétique et politique* ». Paris, France : La fabrique

Rudé, G. (1982). « *La foule dans la révolution française* ». Paris, France : Maspéro

Venkatesh, S.(2011). « *Dans la peau d'un chef de gang* ». Paris, France : L'Ecole des loisirs

Vergès, F. (2005). « Le Nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc. Frantz Fanon, esclavage, race et racisme ». *Actuel Marx*, 2005/2 n° 38, p. 45-63. DOI : 10.3917/amx.038.0045

Verschave, F.-X. (2004). « *De la France Afrique à la Mafrafrique* ». Paris, France : Tribord

Vilefredo, P. (1968). « *Traité de sociologie générale* ». Genève, Paris : Droz

Tevenian, P. (2008). « *La mécanique raciste* ». Paris, France : Dilecta